

Me voici dans les tranchées, où j'occupe, pour la troisième fois, le même emplacement. Nous en sommes satisfaits, car ici tout est assez calme ; il est même rare que ceux qui sont en face de nous tirent un coup de fusil, tellement que parfois nous serions tentés de croire qu'il n'y a personne, si de temps à autre l'un d'eux, ou même plusieurs ne se montraient. C'est rare cependant, car il est certain que nos balles sifflent aussitôt et vont les rappeler à la prudence. Toutefois, si l'infanterie est tranquille, l'artillerie, en revanche, à l'œil sur nous. Nous avons fait une tranchée un peu en avant. Pendant le jour, nous avons essayé, à diverses reprises, d'y travailler, mais chaque fois les obus arrivaient. Je t'assure que chacun alors se cachait vite et que tous disparaissaient sous terre, dans les abris. On dut faire toute la tranchée à la faveur de la nuit. Maintenant elle est pourvue de créneaux ; elle est terminée, mais il faut encore en sortir l'eau et la boue.

Je suppose que si l'infanterie allemande nous laisse ainsi tranquilles, c'est à cause de la distance qui nous sépare. Lorsque les tranchées sont rapprochées, malheur à qui se montre !... Sur la droite et sur la gauche, où les tranchées sont plus rapprochées, les attaques de part et d'autre sont fréquentes. Ce sont alors des prises terribles. Les

tranchées sont minées, l'ennemi les fait sauter ; sitôt après l'explosion, il s'élançe pour occuper la tranchée. On le fait de part et d'autre ; c'est ainsi qu'une tranchée, selon qu'elle est plus ou moins importante, devient l'objectif d'une série d'attaques et de contre-attaques ; alternativement les deux ennemis se la prennent et reprennent. Oh ! ce sont des luttes sanglantes, parfois d'épouvantables corps à corps, où les hommes, comme des bêtes féroces, se ruent les uns sur les autres, se transpercent avec de grands couteaux, se lancent des grenades à la main. En ce qui me concerne, j'ai à bénir mon Dieu de ce qu'il n'en est pas ainsi ; crois-tu que dès mon retour sur le front, je n'ai pas tiré un seul coup de fusil, sauf pour dérrouiller mon arme ; mais alors je tirais n'importe où, sur un piquet...

Je voudrais que tu me viesses : j'ai devant moi comme un petit escalier pratiqué sur le côté de la tranchée. C'est là que je tiens toute ma batterie de cuisine, tous mes trésors : gamelle, quart, petite casserole, réchaud, puis une boîte contenant sucre, chocolat, etc. A ma gauche, pendent mes musettes, où sont vivres, lettres, papier à écrire, traités et ma Bible. C'est ainsi que, sans me déranger, j'ai tout sous la main. Mon abri a un inconvénient, il n'est pas tout à fait assez haut : étant assis par terre, ma tête touche les tôles qui forment le toit ; il manque aussi de largeur, car en étant ainsi assis, j'en tiens toute la largeur. Tu comprends

maintenant qu'on les appelle *boyaux*.]
 nuit, je m'étends dans le sens de la l
 Nous sommes quatre dans ce *boyau*. Il